

Ils nous ont fait...

«Désamorcer la bombe de rage qui nichait en [eux] et dont la minuterie était d'ailleurs déclenchée»

(Bouزيد Kara, *La Marche. Traversée de la France profonde*, Sindbad, 1984)

L'idée de la *Marche pour l'Égalité et contre le racisme* est venue, dit-on, de Toumi Djaidja, Président de «SOS Avenir Minguettes», alors qu'il se trouvait à l'hôpital, blessé par balles par un policier. Elle partait du constat qu'il y avait une «gestion différenciée des illégalismes» puisque la Justice avait une propension à condamner les jeunes des cités émeutiers et à relaxer les «tontons flingueurs», dont des policiers, qui les chassaient littéralement : plusieurs morts violentes.

La Marche proprement dite est partie de la cité de la Cayolle à Marseille le 15 octobre 1983 dans l'indifférence et le scepticisme quasi-général avant d'arriver à Paris, après 1300 km de marche à pied et 1000 autres en train, le 3 décembre, où elle est accueillie triomphalement par plus de 100 000 personnes.

C'est l'enthousiasme inespéré qu'elle a suscité lors de sa traversée de la France qui a sorti certaines associations de leur tiédeur à la rejoindre, les médias et les politiques à prendre au sérieux ces jeunes stigmatisés en «délinquants marcheurs». Malgré l'hostilité manifeste de certaines municipalités à accueillir les marcheurs¹, les villes symboles qu'ils traversèrent grossissaient peu à peu le cortège (Valence, Lyon, Chambéry, Grenoble, Mulhouse, Amiens, Nancy, Strasbourg, Montbéliard, ...). Une traversée ponctuée d'instantanés de magie et de doute. L'hebdomadaire *Sans Frontière* en fut la grande plume. Il permit un suivi et un soutien indéfectible de cette Marche, de son départ jusqu'à Paris où le *Collectif Jeunes parsien* déjà sur le pied de guerre rendait hommage aux victimes algériennes du 17 octobre 1961, victimes de la police envoyée par le Préfet Papon, ancien collaborateur des nazis. Quoique la participation de leurs aînés fut timide, les marcheurs firent rendre visite aux ouvriers en grève, dont beaucoup d'immigrés, à l'usine Renault de Billancourt le 1er décembre, deux jours avant le grand rassemblement parisien. La tentative de certains médias qui voulurent voir dans cette marche une rupture des jeunes d'avec leurs aînés n'a donc pas pris.

Certes, des dissensions virent le jour au sein même des marcheurs comme des associations de soutien (qui fait quoi, quels mots d'ordre, quels alliés, se confronter ou ménager le gouvernement de Gauche, etc.), cependant le soutien et la sympathie des populations françaises et immigrées qui leur avaient réservé un accueil chaleureux à toutes les étapes leur apporta un grand réconfort dont ils avaient besoin (eux-mêmes n'y croyaient pas leurs yeux), car ces années furent l'avènement de l'extrême droite qui remporta les municipales de Dreux, années qui furent le théâtre d'attaques racistes et xénophobes sans précédent dont beaucoup de jeunes issus de l'immigration et leurs familles furent l'objet : brimades, propos racistes, contrôles sans motifs, «bavures» policières non sanctionnées, et plusieurs meurtres de jeunes². Époque où ça dégainait de partout si bien qu'un des slogans de la Marche était «rengainez, on arrive».

Devant cet enthousiasme populaire pour la cause des marcheurs, les médias se réveillent et s'emballent pour affubler par une étrange assignation identitaire ces marcheurs en les désignant par le terme «Beurs» que ces derniers considéraient comme un sobriquet venu de la banlieue parisienne.

Les revendications étaient multiples : égalité de traitement par la police et la justice, droit au travail et droit au logement, dignité et respect, carte de séjour de dix ans pour les étrangers, et surtout le vote des immigrés aux élections locales, une promesse de François Mitterrand qu'il a par deux fois abandonnée. On déchantait dès le lendemain de la réception «oblique» des marcheurs par François Mitterrand qui leur accorda, en guise de consolation, la carte unique de séjour de 10 ans pour les étrangers, mais foin de vote pour leurs papas ! Ils étaient venus avec un dictionnaire des inégalités, ils ressortirent de l'Élysée avec une carte en guise d'équité, loin de la priorité des marcheurs.

marcher !

Mais on retiendra, comme des pépites de l'histoire de l'immigration solidaire, les noms **des lieux** : Monmousseau, Minguettes, Vaulx-en-Velin, Vénissieux, Courneuve, Vintimille...; **des mouvements associatifs** : Cimade, Fasti, MAN, ASTI, Zaâma d'Banlieue, AFMA, Wahid Association, MTA, AJIV, ANGI, JALB, Gutemberg...; **des médias** : Sans Frontière/Baraka, Im'média, Expressions Immigrée-e-s Français-es, La semaine de l'émigration, Tiddoukla, Radio-Beur, radio Gazelle...; **des victimes** : Taoufik Ouanes, Habib Grimzi, Ben Mabrouk, Bénatir, Barka, Madak, Benkhelil, Guemia, Lareich, Zahir, Benmohammed, Hachichi, Bouteldja...³; **des marcheurs** : Toumi Djaïdja, Mahé, Henry, Costi, Ara, Tazdait, Bouzid, Aïchoune, Kheira, Abel, Brahim, Titous, Marie-Laure, Farid, Farouk, Messaoudi, L'Haoua, Attalah, Belghoul, Vieira, Moghniss, Rachida, Delorme...

On commettra cependant une erreur si l'on réduisait cette Marche à un coup de colère spontanée de quelques jeunes. Leurs aînés dit silencieux se sont illustré dans d'autres luttes (Grève aux foyers Soncotra, Usines Renault, etc.). Il faut aussi replacer cet évènement dans la grande lignée des marches en Europe et dans le monde : Les paysans de Larzac, Gandhi pour la marche du sel, Luther King pour la marche des droits civiques, les marches de la faim (Washington au XIX^{ème} siècle), la longue marche des Chicanos, etc.

Si cette Marche permit, un instant, de saper les stéréotypes sur la cité, hélas, que de désillusions au lendemain du 3 décembre, puisqu'il n'y a pas eu de transformation de l'essai : politiser autrement la «question immigrée», aboutir par exemple sur un mouvement politique qui exprimerait et ancrerait ses revendications dans le temps. Mais les désengagements individuels, les dissensions entre les composantes de la Marche quant à la suite à donner à la Marche ont eu raison de l'espoir qu'elle a suscité. Il y eut quelques tentatives de rencontres (1984 : Assises d'associations qui se sont étripées à coups d'égos). Le mouvement s'est essouffé pour ne pas dire s'est auto-saboté. La 2^{ème} Marche à Mobyettes, *Convergences 84*, à l'initiative de Farida Belghoul, fut vite noyautée par la main de Fatma que la déferlante *SOS Racisme* «mit sur le marché», récoltant ce faisant tout l'héritage symbolique des deux marches. C'en est fini dès lors des revendications initiales des marcheurs : le «pote» s'est substitué au «Beur». Une 3^{ème} Marche s'est improvisée sans succès. Une fois passée la *beurmania*, les feux se sont éteints.

Et maintenant ? Comment commémorer sans muséifier ? Quel héritage ? Quelle est la postérité de cette Marche ? On crut, au lendemain de la marche, qu'il y eut véritablement un renversement des représentations. Force est de constater que, trente ans après, le discours raciste qui s'exprimait dans les arrière-boutiques et au sein du Front national, est aujourd'hui repris au grand jour par d'autres formations politiques, et que les banlieues ne se portent guère mieux si ce n'est pire : le «problème immigré» s'articule au «problème musulman» : Al-Qaïda est estampillée sur la veste de chaque musulman. Les demandes en termes d'égalité et de justice sont éludées pour être retranscrites en termes de droit à la différence, de diversité, de multiculturalisme, d'antiracisme moral et abstrait.

Les marcheurs apprennent, à leur dépens, qu'il faut marier le couple Gandhi/Luther King à Frantz Fanon. C'est, on peut le dire, dans le dépit qu'ils célèbrent aux côtés de leurs enfants l'anniversaire d'un mouvement qui portait beaucoup d'espoir, de soif d'égalité, de justice et de fraternité ...

Oui, ils nous ont fait marcher ! ■

Achour Ouamara

1. Municipalités de droite (Poissy, Dijon, ...), municipalité de Gauche, mémorable Vénissieux, dirigée par Marcel Houël. Même aux Minguettes l'accueil fut glacial. Des menaces aux attentats firent changer de lieu d'arrivée de certaines étapes.
2. Dont la déféstation d'Habib Grimzi dans le train Bordeaux-Vintimille par des légionnaires, ce qui a mis en rogne les marcheurs et booster la marche en lui donnant plus de crédit auprès des politiques qui commencèrent à affluer pour se joindre à la Marche.
3. La décennie 1980 fut la plus meurtrière de l'histoire de l'immigration. Les jeunes issus de l'immigration maghrébine en furent les plus touchés. Rien que pour l'année 1983, on en dénombre 21 victimes de crimes racistes (par balles, couteaux, barres de fer, lynchage). On trouvera la liste exhaustive des victimes entre 1980 et 1990, dans Abdellali Hajjat, *La Marche pour l'égalité et contre le racisme*, Editions Amsterdam, Paris, 2013.